

Jacques MAY

«PÈRE ANDRÉ»
de Jean d'AGRÈVE

La Vie de M. l'Abbé Bozon

Curé de Porquerolles

1931

En vente (prix : 10 fr) Librairie de l'Auto, 10, Faub. Montmartre, Paris

*Numérisation Pierre LAURES Juillet 2002
extrait de : <http://mapage.noos.fr/porquerolles/>*

*«Le Père André est un
«homme intelligent et bon
«esprit très large parce que
«son cœur l'est aussi ; Comme
«ceux qui ont parcouru le
«monde et vu beaucoup
«d'hommes divers, il n'a
«aucune étroitesse, il com-
«prend toutes les originalités
« de pensées, toutes les misères
«d'âmes...*

.....
*«comme il est très bon, il
«a compris qu'il fallait
«d'abord secourir l'être qui
«périt... »*

**Jean d'Agrève,
V^{te} E. M. de Vogüé**

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

SUR PUR JAPON,

DIX EXEMPLAIRES NUMÉROS 1 à 10;

SUR PUR HOLLANDE,

QUARANTE EXEMPLAIRES NUMÉROS 11 à 50.



PRÉSENTATION

Voici quelques années encore, le promeneur qui, enivré d'air sylvestre et de réconfortant silence, se croyait solitaire parmi les sentiers étroits des bois de l'île de Porquerolles et rêvait de cette pure Hellade avait parfois la surprise d'entrevoir, sortant soudain des hautes bruyères, un homme étrange, grisonnant, fugitif bientôt perdu dans les proches buissons.

Et puis, à une nouvelle échappée, si sûr de sa direction, si prompt de son mouvement, l'énigmatique passant se montrait derechef, il n'était pas très grand; il était assez mince. Il était coiffé d'un calot, vêtu d'une robe aux pans relevés.

Sans interrompre ses longues enjambées, il tourne la tête de petits yeux malicieux et rieurs, une barbe carrée, presque blanche. Eh ! parbleu, c'est d'une soutane qu'il est recouvert ; elle le gênait, il en a replié les côtés. La coiffure quasi-militaire, le visage entouré de barbe révèlent le missionnaire. Et aussi, le regard. Qui l'a connu, ce regard, ne l'oubliera pas. Sous le dru sourcil demeuré très noir, quel foyer d'esprit et de bonté, de candeur et d'enthousiasme.

Ces yeux-là ont vu beaucoup, sans doute; mais à contempler aussi la pureté du ciel insulaire et le bleu si parfaitement égal de la riante étreinte maritime; — à caresser le velours doux et profond des cimes à peine ondulées par les vents les plus fous; — à dénombrer la sage rectitude des ceps alignés et rangés; — à reconnaître le métal sombre des vieux oliviers ; — à jouir de la majesté centenaire des eucalyptus ; — ces yeux-là ont su rester innocents et sereins. Innocente et sereine aussi, et jusqu'au souffle suprême, fut et demeura l'âme de M. l'abbé Bozon. Et vaillante. Et bonne !

Pour en prolonger les vertus si réellement chrétiennes, nous avons cherché à rassembler tout ce qui a pu marquer un peu dans une existence obscure, à la

vérité, mais dont nul acte vilain, nulle pensée basse, ne vinrent ternir la pureté

Si le Nazaréen, quelque part, accueille et réunit ses vrais serviteurs, Joseph Bozon se trouve bien près de celui dont il fut, bonnement, sans artifice comme sans recherche, le sûr et constant interprète, satisfait du plaisir qu'il pouvait donner, heureux du bonheur qu'il pouvait répandre.

PREMIÈRES ANNÉES

C'est à Rognaix, petit village de l'arrondissement d'Albertville (Savoie) ¹que Joseph Daniel Bozon vit le jour. Mais à quelle date exacte ? Le 15 mai 1866, dit l'inscription tombale du cimetière de Porquerolles. Le 1er juin 1867, rectifia pour nous son grand ami de toujours M. l'abbé Delaloye. En réalité le 2 juin 1867, répondent les actes de l'état-civil que nous avons voulu finalement interroger².

Les parents de Joseph Bozon étaient cultivateurs; les toutes premières années du garçonnet s'écoulèrent donc parmi les travaux de la terre; mais il avait, assure-t-on, quelques exemples déjà de vocation religieuse dans sa famille; et trois fils Bozon, dont notre Joseph, optèrent pour la carrière ecclésiastique³.

Au collège catholique de Moutiers, où Joseph Bozon, âgé de 13 ans, est envoyé, il demeure deux années, «émerveillant ses condisciples plus que ses professeurs», écrit M. Delaloye: «ami de tout le monde et boute-en-train en tout, ce qu'il resta toute sa vie».

De Moutiers, afin de suivre l'exemple de son frère aîné, Hippolyte, qui allait partir pour le Dahomey en qualité de missionnaire, il se présente à l'école apostolique de Clermont-Ferrand. Il y entre et y reste quatre ans, «jouant des espiègleries et de bons tours à tout le monde, sans en excepter les professeurs. Mais ceux-ci reconnurent en lui une nature propre à faire oeuvre de missionnaire. » (Abbé Delaloye).

Maîtres et camarades furent conquis par les qualités qui devaient l'accompagner toute sa vie: cordialité, serviabilité, humeur égale et joyeuse, art de reconforter tout le monde et de savoir tout accorder, les gens et les choses. Si bien, dit M. l'abbé Delaloye « que tous gardèrent de lui un impérissable souvenir »

¹ Le Bottin de 1981 accorde 278 habitants à *Rognaix*

² Acte du 'maire de Rognaix (24 mai 1929). A noter que le maire de Rognaix se nomme M. G. Cretet. Le neveu de l'abbé s'appelle aussi Crétet

³ L'un des frères de Joseph Bozon, Hippolyte, son aîné, mourut au Dahomey ; l'autre, Julien, fut curé de Port-Cros, puis du Revest où il mourut.

La famille se complétait de deux sœurs, Innocente et Philomène.

De l'école apostolique de Clermont-Ferrand, Joseph Bozon passe au grand séminaire des Missions Africaines à Lyon (54, cours Gambetta). Quatre années également il demeure dans Cet établissement⁴ où l'enseignement est aussi étendu en superficie qu'en profondeur. Philosophie, théologie, exercices pratiques, travaux manuels, médecine, hygiène, vont de pair.

On donne par exemple à ces clercs un tronc d'arbre; ils doivent en fabriquer une brouette. Bozon excellait en ces créations ingénieuses et inattendues. Mais il ne négligeait pas pour cela le savoir théorique et le voici ordonné prêtre (1890)

Une école apostolique venait d'être instituée à Nantes. Il y est envoyé comme adjoint au Directeur, y fait un stage de deux ans et satisfait si pleinement les autorités supérieures, que celles-ci le désignent, en 1892, pour aller tenter de fonder un établissement similaire à Sassenage, petit chef lieu de canton de, l'Isère, bien connu des touristes et des alpinistes. Là encore, il demeure deux années et assurant le succès de son entreprise.. En 1894, son tour arrive de partir en mission. Il doit permuter avec un pionnier vaillant qui, douze années consécutives au Dahomey ayant altéré sa santé. prendra la suite de la direction de l'Ecole de Sassenage⁵

L'abbé Joseph Bozon eut été le plus heureux des évangélistes si un grave souci n'avait paralysé son désir d'accomplir le total destin qu'il sentait sien. Sa vieille maman, que deviendrait-elle, lui parti?

Angoissante incertitude.

Son rôle l'appelle au Dahomey et aussi l'amitié: car le P. Dorgère est là-bas, très cher compagnon avec qui bien doux eut été de porter aux indigènes la voix persuasive de la science et de la bonté⁶. Son devoir filial lui commande de rester pour n'abandonner point une mère âgée sans soutien ni ressource.

L'abbé Bozon expose le difficile problème à son directeur spirituel. Ce dernier connaissait-il Port-Cros ? On peut le supposer assez vraisemblablement. Toujours est-il que l'abbé Bozon, accompagné de son ami et condisciple M. l'abbé Delaloye, vient à Paris, rue de Bourgogne, trouver M. le marquis de Costa de Beauregard, à qui l'île de Port-Cros, pour la plus grande partie, appartenait.

— Il y a là, dit-il à l'abbé Bozon, autant de bien à faire, qu'en pays lointain. Votre esprit de mission ne trouvera pas moins à s'y employer. Et vous pourrez avoir votre mère auprès de vous. Ainsi conscience et cœur, devoir

⁴ Le directeur du Grand Séminaire des Missions Africaines avait été camarade de l'abbé Bozon dans ce même établissement. Il écrit à l'auteur du présent Ouvrage « Rien de saillant sur sa vie d'écolier, sinon qu'il était un joyeux et excellent condisciple, ayant toujours le mot pour rire et disposé à rendre service à tous ses- camarades. »

⁵ Ce missionnaire Mgr Vollet, évêque de Rhetimo, devait mourir à Lyon âgé de 56 ans, évêque de la Côte d'Or Africaine

⁶ M. le P. Dorgère tint à venir achever ses jours au Bausset, près Sanary, sur les rivages méditerranéens, non loin de son ami l'abbé Bozon. Il y mourut de la variole.

social, devoir religieux, devoir filial, tout sera concilié. Allez à Port-Gros.

Le marquis Costa de Beauregard ne se borna point à donner ce conseil à l'abbé Bozon. Lorsqu'il eut persuadé ce dernier, il s'employa fort utilement à la réalisation du plan qu'il avait lui-même suggéré. Il s'entremet entre autre auprès de Mgr Mignot, évêque de Fréjus.

« Tout fut mis en oeuvre de part et d'autre, dit M. l'abbé Delaloye pour que M. Bozon put aller et demeurer en sécurité matérielle et spirituelle à Port-Cros »,

En octobre 1894, l'abbé Bozon s'installait à Port-Cros.

PORT-CROS

PORQUEROLLES

Ce dût être une des grandes joies de M. l'abbé Bozon, que d'entendre un jour, peu après son arrivée à Port-Cros, un des braves pêcheurs de l'île, l'appeler instinctivement « Mon Père... »

Quelques mois avaient suffi, en effet, pour atténuer, puis dissiper l'indifférence parfois mêlée d'hostilité qui avait d'abord entouré l'arrivée de l'ecclésiastique. Mais cette soutane ressemblait si peu à trop d'autres soutanes! Il y avait tant de bonhomie chez le prêtre, tant de ressources et de simple savoir dans cet homme, que la poignée d'insulaires hostiles à ce qui est religieux, oublièrent vite leurs préjugés, comprirent quel ami leur était venu là et lui accordèrent estime et respectueuse et cordiale affection.

— Mon Père !

Il faut orner ces deux mots du chaud accent d'un provençal un peu teinté d'italien, polir bien retrouver la désignation qui devait aller au cœur de l'abbé Bozon.

Leur Père ? Il était leur compagnon, leur égal par la modestie de son logis et de son existence, de ses repas, de ses besoins. Il était leur tuteur par les conseils qu'il donnait gentiment, et sans paraître le faire, à ces braves gens plus éloignés encore de la civilisation à cette époque que ne les en séparaient deux bonnes lieues de Méditerranée.

De l'église, bien rarement il leur parlait. Mais de tel poisson, ou de telle plante qui pouvait soulager telle plaie ou telle souffrance; de la possibilité de modifier une conduite d'eau, d'élargir un puits, de semer une herbe, de couper des branches... Le tout agrémenté d'historiettes plaisantes, voire gauloises.

Les résultats donnaient toujours raison à l'abbé, que d'ailleurs rien ne rebutait. Il courait d'un bout de l'île à l'autre pour porter le réconfort à quelque malade solitaire et vraiment considérait les êtres de l'île comme ses enfants :

« leur Père ! »

La liaison avec le continent était alors assurée par un bateau qui s'appelait « Le Courrier des îles d'Hyères »⁷ et que dirigeait le capitaine Puccio. Invité à Port-Gros par son ami le marquis de Costa de Beauregard, l'écrivain M. de Vogüe prit place un jour à bord du « Courrier des îles d'Hyères » et arriva dans l'île. Comment aurait-il pu ne pas y rencontrer M. l'abbé Bozon ; ayant rencontré ce pasteur attachant et pittoresque, comment n'aurait-il pas tenu à en fixer les traits si franchement conformes à ceux du Christ ?

C'est ainsi que, de la réalité, M. l'abbé Bozon, le Père Bozon, passa dans le roman. Le Père André de *Jean d'grève* c'est lui, travesti, vieilli, sans doute, mais lui, bien certainement lui. Au reste, loin de le nier, il en éprouvait quelque fierté, ne dévoilant cette identité que si on l'interrogeait, mais ne comprenant point qu'on la mît en doute.

Il n'est pas sans intérêt de noter à ce propos que l'abbé Bozon n'a cessé d'affirmer que la part d'imagination n'avait pas été totale dans *Jean d'A grève* : un fond exact aurait servi l'auteur. Un officier se serait épris d'une femme. Et le couple cachait ses amours à Port-Gros. L'officier descendait à l'auberge (aujourd'hui Hostellerie). Son Hélène venait l'y retrouver. L'abbé Bozon racontait que lorsque cette visite arrivait, le Pascal (l'aubergiste) s'exprimait ainsi :

— Mon lieutenant, votre « cocotte » vous demande!

Devant Port-Gros, la grande île sœur de Port-Gros Porquerolles, alors place militaire, était, religieusement, administrée par M. l'abbé Ollivier, aumônier militaire, lequel y résidait depuis cinquante années. Il était arrivé à Porquerolles mourant. Lui-même disait qu'il n'avait pas huit jours à vivre: il y exerça son ministère plus d'un demi-siècle, collectionnant les raretés naturelles de l'île et surtout les coquillages.

Mais il avait alors quatre-vingt deux ou quatre-vingt trois ans. Et si le climat avait pu lui assurer une pleine et belle existence, le vieillard pourtant était bien fatigué. Mgr Mignot fut très aise de trouver en M. l'abbé Bozon le prêtre jeune et plein d'ardeur capable de seconder le vénérable Abbé Ollivier.

Effectivement, le curé de Port-Gros fait souvent la traversée. Il mène de front son service de Port-Gros et la suppléance de Porquerolles, où il célèbre mariages, baptêmes, obsèques.

Le 26 août 1896, M. l'abbé Olivier décède, à la tristesse générale de Porquerolles. L'abbé Bozon continue à assurer le service à Porquerolles où, officiellement, enfin, il est nommé le 8 décembre 1896. Mais le titre n'est plus le même, ni la rétribution. L'abbé Ollivier était titulaire du Ministère de la

⁷ Après la publication du roman, ce bateau prenant le titre de l'œuvre de M. de Vogüe, changea son nom en celui de *Jean d'Agrève*.

guerre. L'abbé Bozon ne l'était point: tout ce qu'il put obtenir, 'ce fut d'être agréé par ce Ministère en qualité de « prêtre de secours » Titre et fonction qui lui valaient un traitement annuel de... six cents francs !

PRIMUM VIVERE

Ces cinquante francs par mois allaient constituer la totalité des ressources officielles du curé de Porquerolles⁸. Il ne fut jamais considéré comme aumônier militaire, et, d'autre part, jamais non plus ne reçut l'allocation (900 frs) généralement accordée à l'ecclésiastique concordataire⁹.

Trente-deux sous par jour, même à Porquerolles et même à l'âge du franc-or, ce n'était guère, pour se loger, se chauffer, se nourrir et s'habiller, si modestement se contentât-on de vivre.

L'abbé Bozon s'arma de courage et alla trouver le propriétaire principal — et quasi-total — de l'île; c'était alors M. Léon de Roussen¹⁰ lequel, ayant pu apprécier le curé titulaire, alors qu'il n'était que curé assistant, comprit tout de suite et la légitimité des soucis de l'abbé Bozon et la nécessité de les écarter. il s'engagea d'abord à lui fournir un logis, ensuite à lui assurer une indemnité de douze cents francs par an.

Avoir cinq francs à dépenser quotidiennement, à Porquerolles, il y a un tiers de siècle, c'était pouvoir être heureux et faire du bien. L'abbé Bozon remplit ce double et excellent programme, véritable providence de l'île, soignant les corps autant et plus que les âmes, parce que la faiblesse physique accepte et réclame des secours auxquels l'âme est trop souvent et trop longtemps rebelle.

L'abbé Bozon se disait peut-être qu'à force d'aller chez tous ceux qui sollicitaient ses conseils, il finirait par attirer à l'Eglise bon nombre de réfractaires. Jamais, en tous cas, cette espérance ne perça dans ses propos ou dans ses actes. Son franc-parler ne ménageait ni jamais ne ménagea personne. Et dès cette époque, il eut à supporter les conséquences de cette indépendance de pensée, de cette liberté d'expression.

Il ne sut pas plier son caractère à des silences qui eussent été ou pu paraître des approbations. Et la brouille survint entre son propriétaire et lui; elle survint même sans tarder, puisque dès 1898, il fut contraint de chercher un autre habitat que celui qui avait été mis à sa disposition et dont on doit bien écrire

⁸ Ces six cents francs constituèrent l'allocation annuelle touchée par l'abbé Bozon jusque vers 1920. La somme fut alors portée à 1.000 francs.

⁹ L'abbé Ollivier, lui, touchait comme aumônier militaire. 1.800 fr. par an. L'abbé Julien *Bozon* frère de Joseph, prit à Port-Cros la succession de Joseph Bozon et il eut la chance de recevoir les 900 fr. que ne put jamais Obtenir l'abbé Joseph Boson (L'abbé Julien Bozon mourut prématurément).

¹⁰ M. Léon de Roussen fut Directeur de la *Petite République*. Sa femme, Mme L. de Roussen, écrivit des romans qu'elle signa Ninous et Paul Daigremont.

qu'il fut proprement expulsé !

La crise des logements, à Porquerolles, n'est pas un phénomène nouveau elle a toujours existé. En dehors des toits appartenant au Domaine de l'île, quel qu'en soit le Maître, et de ceux qui sont à la Marine, dix ou douze maisons abritent de père en fils les très vieilles familles. Et puis, d'autre : rien.

L'abbé Bozon, qui n'était jamais à court de combinaison pour les insulaires embarrassés, allait donner une preuve de son imagination amusante et pratique. Se heurtant à tant d'obstacles, il décida tout bonnement... qu'il s'installerait dans l'Eglise !

Derrière la sacristie, le génie militaire aménagea deux ou trois pièces des plus sommaires, dans une salle jadis réservée aux prisonniers coloniaux. L'abbé Bozon venait d'avoir le chagrin de perdre sa mère. Il n'avait plus à songer qu'à nourrir sa bonne et lui-même : il disposait toujours des cinquante francs mensuels, ses émoluments; il y ajoutait la location à quelque rare visiteur d'une des petites chambres aménagées à la suite de la carence de M. de Roussen. Location bénévole, fréquemment, l'accueil de l'abbé Bozon ne sachant guère formuler de revendications économiques et préciser le moindre tarif ! On vit même le retrait entièrement occupé par des amis. L'abbé alors s'empressait d'emprunter un lit qu'il étendait dans la sacristie. Même, si exigüe qu'elle fut, la dite sacristie reçut parfois deux lits. Et l'abbé, heureux d'avoir chez lui tant d'amis, n'occupa pas toujours l'un des lits, se contentant d'un canapé en ville, chez un obligeant voisin.

Huit années, il en fut ainsi. Le hon sourire, la féconde ardeur de l'abbé semblaient même ignorer la précarité de cette situation. Il y avait dans cette attitude, beaucoup de réelle indifférence pour le confort ou même le simple nécessaire, et aussi un peu de fierté: il achetait de la sorte le droit d'apprécier chacun et tout. Y renoncer eut été trop dur à l'abbé.

PROPRIETAIRE !

Mais à M. L. de Roussen succéda une « Compagnie fermière de Porquerolles » L'abbé pouvait sans aucune faiblesse entrer en pourparlers avec la nouvelle venue. Il obtint d'elle la vente d'un terrain tout voisin de l'Eglise. On assure que le marché fut conclu au prix de 1 fr. 50 le mètre carre. Il s'agissait de payer cet achat et de faire construire. Oh ! les ambitions architecturales de l'abbé, étaient, on s'en doute, bien modestes. Il les expose à un notaire d'Hyères, en sollicitant un prêt hypothécaire. Le notaire juge ces plans beaucoup trop sommaires: ils ne prévoyaient qu'un rez-de-chaussée:

Vous ne trouverez pas cent sous pour une pareille bicoque.

— Alors ?

— Il faut embellir, agrandir.

— Oh! mettez un étage, mettez-en deux...

Le notaire conseille donc l'édification de plusieurs étages et de plusieurs bâtiments et mieux conçus.

C'est ainsi que vont s'élever auprès de l'Eglise la future poste, la villa St-Julien, la villa Bon-Accueil, destinée à servir de presbytère, Ste-Anne¹¹, etc. Il reçoit des pensionnaires et peut ainsi, tant bien que mal, désintéresser la Compagnie, le prêteur, les entrepreneurs.

Ses locataires sont ou deviennent mais restent ses amis.

Le duc de Vicence avait donné jadis¹² un hectare de terrain au bénéfice du curé de l'île. Là aussi, et toujours sans disponibilités, par le moyen du crédit bien employé, il parvient à élever en bordure de mer une maison charmante qui fut longtemps connue sous le nom de « Maison des Anglais » Une terrasse qui la séparait de la Méditerranée fut enlevée un jour de tempête.

A propos d'une de ces maisons, un trait qui doit contribuer au dessin de l'abbé :

Une fort distinguée parisienne, Mme Etevé, était venue se reposer dans l'île. L'hôtel n'avait convenu qu'à moitié à son désir de solitude et de silence. Mais de location, bernique. La veille même du jour où. vacances achevées, Mme Etevé doit quitter l'île, on lui signale que peut-être elle pourrait s'entendre avec le curé pour louer l'année suivante une toute petite villa. Elle court chez l'abbé Bozon:

— Est-ce que...

— Mais oui, madame. Je ne demande qu'à louer.

— Combien me demanderez-vous?

— Ah! madame. J'ai l'habitude de toucher cinquante francs par mois. Croyez vous...

— Mais ce n'est pas assez. Je serais honteuse de ne pas ajouter à cette somme quelque chose pour vos pauvres. Seulement, je dois vous faire un aveu. Quelles que soient mes convictions intimes, je ne pratique pas. J'appartiens à l'enseignement laïque. Notre accord en souffrira-t-il ?

— Madame, je suis persuadé que vous pratiquez la vraie religion, celle de la morale.

Et jamais, en effet, le plus léger dissentiment ne troubla l'entente parfaitement correcte, mieux: cordiale, mieux, affectueuse, entre le propriétaire à soutane et la locataire, professeur laïque.

Hélas, le fils de Mme Etevé, le lieutenant Marcel Etevé, agrégé es-lettres, fut tué glorieusement, à 25 ans, en 1916, dans la Somme. Il avait écrit d'admirables lettres qui furent publiées. Laïque de naissance, de formation, de

¹¹ Plusieurs de ces maisons seront acquises plus tard par M. Fournier

¹² « Le 26 avril 1856, le Duc de Vicence, Marquis de Caulaincourt, fils du célèbre diplomate du Premier Empire, devient seul propriétaire de l'île, qu'il achète 202.000 frs » (*Les îles d'Hyères*, Emile Jahandiez). M. de Roussen racheta l'île au Duc de Vicence le 15 décembre 1881 pour la somme de 800.000 francs.

tendances, Marcel Etevé aurait pu ne pas rencontrer en un ecclésiastique, un dévoué zélé. Eh bien, l'abbé Bozon accueillit cette correspondance, au reste tout à fait remarquable, avec un grand enthousiasme. Et il répandit le volume ardemment.

Désormais, la vie de l'abbé Bozon, fixée, ne connaîtra plus de heurts aussi notables. Il consacra ses jours et ses nuits aux habitants de l'île et à l'île elle-même, recevant des pensionnaires sans grand souci de ses intérêts, ne leur présentant d'addition qu'à regret, en touchant le montant avec confusion et sans assez d'attention. De sorte que le budget de l'abbé fut toujours une chose étonnamment floue et insaisissable. Il en fut ainsi jusqu'à ses dernières heures. Montrer l'abbé tel que nous l'avons connu n'est possible qu'en narrant quelques anecdotes, groupées selon le trait plus particulier qu'elles soulignent.

BONTE - CHARITE

TOLÉRANCE

Véritable fils du Christ par l'oubli des injures ou des persécutions, par la volonté d'ignorer la personnalité du misérable ou du souffrant pour ne voir que le pauvre ou le malade, l'abbé Bozon s'efforçait de soulager malheur et douleur et de le faire la bonne humeur aux lèvres, l'ardeur joyeuse aux yeux.

Une de ses meilleures amies de l'île était Mlle Masson, laquelle de nationalité suisse et de religion protestante, ne tarit pas sur les traits d'abnégation généreuse et simple du curé de Porquerolles.

On lui dit un jour que Mme P...¹³, vieille et seule, est malade. Il va la voir, la soigne elle se trouve mieux mais s'effraye de la nuit à passer seule dans sa pauvre chambre.

—Mais ne vous tracassez pas. Je resterai.

Il demeura jusqu'au matin près de la vieille femme et ne rentra chez lui, harassé, que lorsque l'existence ayant repris dans l'île, on put le suppléer au chevet de la malade.

Mme P... Fut longtemps chancelante. Peut-on donner ce détail qu'elle souffrait notamment d'une constipation chronique des plus opiniâtres. L'abbé Bozon allait souvent lui donner des lavements. Mme E... l'aida parfois.

— Bien sûr, elle souffre, dit un jour l'abbé. Mais la tête y a sa part.

Il le démontra plaisamment.

¹³ Mme P... était une parente des L..., très ancienne famille de l'île.

—Prenez cela, conseilla-t-il à Mme P.. , prenez ces deux pilules avant votre dîner. Je suis sûr que demain matin vous irez beaucoup mieux.

Et Mme P... le lendemain:

—Vos pilules m'ont fait un bien énorme. Merci.

Or, l'abbé avait montré, la veille, comment il confectionnait les deux pilules: c'étaient des boulettes de mie de pain !

*
* *

Le sémaphore est loin de l'église. Mais la distance à vol d'oiseau ne rend pas un compte véritable de la peine qu'il faut pour atteindre le poste habité, juché naturellement sur le point le plus élevé de l'île: près d'une heure et demie de marche.

Or, la fillette d'un des occupants du poste du sémaphore fut atteinte de la fièvre typhoïde. Il va la voir et pour calmer les parents autant que pour suivre l'état de la petite, y retourne *trois fois dans la même journée*.

*
* *

Sur la place d'Armes, à la fois vaste et ravissante, non loin de l'église, un homme émonde les eucalyptus centenaires¹⁴. Il tombe et se blesse grièvement. Il faut l'allonger au plus vite. L'abbé Bozon le relève et l'emporte, aidé d'un voisin, jusqu'au presbytère. Il déshabille et couche lui-même dans son propre lit le bûcheron abîmé,, qu'il ne cessera de soigner jusqu'à guérison

SIMPLICITE

La traversée de Porquerolles à Port-Cros n'est pas toujours la paisible promenade que beaucoup imaginent ¹⁵.

¹⁴ Tous ces arbres ont souffert des froids de Février 1929. La plupart ont résisté mais ont du être privés des rameaux aecondaires.

¹⁵ Il est arrivé que des touristes, bloqués par le mauvais temps à Port-Cros fussent contraints de réclamer par télégraphe aux autorités maritimes des vivres et du secours.

En mars 1923, l'abbé Bozon accompagne dans leur excursion à son île de début quelques hivernants de Porquerolles (Mme de Beauvivier, M. P. Durieux, entre autres). On arrive à bon port. Mais la mer se lève brusquement. Impossible de repartir. La pluie s'en mêle, une pluie acharnée, méchante, interminable. Où s'en protéger ? Tout le monde est transpercé. L'abbé Bozon ne peut changer d'effets. L'un de ses compagnons lui prête un gilet de flanelle, l'autre un pyjama, un autre des pantoufles. C'est ainsi que l'abbé attendra le retour du soleil, plaisantant lui-même son accoutrement. Ses six cents francs annuels, portés à mille, cinq ou six années avant son décès, ne lui permettaient pas de repas réglés et réconfortants. Durant cinq lustres, il vécut de soupe à l'huile que complétait parfois quelque poisson...

OEUVRES SOCIALES

Incapable lui-même de conserver, fût-ce quelques heures, la somme qui vient de lui être remise en bien insuffisante rétribution d'un service rendu ou bien en accord d'un marché avantageux surtout pour l'autre partie, imprévoyant, indifférent à ses intérêts les plus légitimes et les plus stricts, l'abbé Bozon discerne clairement la solution à prendre en vue du bien général et des nécessités communes à tous.

Il préconise l'union, pour la défense contre les mercantis dont la population insulaire eut, comme tous les consommateurs, à subir les attaques.

Il réunit les habitants de Porquerolles et sans autre éloquence que son bon sens et sa conviction, prêche l'association. Il parvient ainsi à secouer une inertie et à créer, par actions, une « Coopérative » dont les débuts sont tout à fait encourageants.

Mais une fois encore l'animateur prêche par excès de confiance. Le gérant du groupement s'enfuit, emporte quarante mille francs.

L'abbé se décourage-t-il ? Allons donc ! Il hausse les épaules, et le sourire plissant son regard trop indulgent, il multiplie les démarches et les exhortations. En deux ans, la somme est récupérée. La Coopérative vit et prospère.

Avec l'aide de M. Vernet, qui dirigea la Ferme, précédant en ces fonctions M. Messac, l'abbé Bozon limite à un titre par personne la participation de chacun au capital-actions de la Coopérative. Il pare ainsi habilement et justement au danger entrevu d'accaparement des actions et de main-mise sur l'entreprise, la majorité en devenant maîtresse ¹⁶.

Il prévoit, sans guère s'en douter, et devance, la loi sur les Assurances Sociales en fondant l'« Union Médicale » qui donne droit à une visite médicale pour la somme de... un franc ! Il voulait que toute mère reçut 300 francs à la

¹⁶ Les actions de 25 fr. valaient 125 fr. en 1929.

naissance de son bébé. il voulait qu'un livret de Caisse d'Epargne de cent francs fut pris pour le nouveau-né à son arrivée au monde. Il trouve le moyen d'assurer une certaine somme à cette institution qui n'aura cependant pas un sort prospère¹⁷.

LES BONNES DE L'ABBÉ

Il n'en eut pas toujours. Et il n'en eut pas beaucoup. Il y aurait cependant un livre au seul récit des contrariétés, voire des avanies qu'elles lui valurent.

La première, Marie, était tuberculeuse; elle avait été la bonne de son frère Julien. C'était pour l'abbé Joseph un titre à toutes les indulgences, à toutes les gâteries.

Elle le soigna ? Surtout lui la soigna. A vrai dire il se prodigua et peut-être avec excès. Quelqu'un le lui fit remarquer.

—On ne regrette jamais d'avoir été trop bon, répondit-il, répétant certainement sans le savoir et presque textuellement le mot de Marivaux sur la bonté.

Marie était née à Valence et ne manquait ni d'instruction ni d'esprit. Elle avait obtenu le brevet simple. Mais elle était douée de plus d'humour que d'ordre et de soin.

Il est hors de doute qu'elle amusa fort, par ses réflexions, l'abbé, mais ces réflexions mêmes valurent à l'abbé bien des ennuis et bien des difficultés. Il supporta les uns et il aplanit les autres à force de bonne humeur et de fertilité dans la conciliation. Marie mourut chez lui.

La seconde, Adèle, lui donna maints prétextes de mécontentement et de bien graves, puisqu'il la renvoya.

...Mais il la reprit.

—Il faut pardonner, faisait-il avec son bon sourire.

Adèle était bigame. Elle dut rendre compte à la Justice de cette situation indiscutable et indéniable. Il s'employa si bien qu'elle fut acquittée.

BUDGET

L'abbé Bozon donnait en une formule qui est bien de sa manière, l'état constant de sa trésorerie:

¹⁷ On peut voir par les détails ci-dessus, toutes les analogies qui existent entre l'Union Médicale de l'Abb4 Boson et les Assurances Sociales, chapitres maladies, naissance, etc.

— Il me manque dix-neuf sous pour faire un franc.

Ainsi en fut-il, on effet, du début de sa vie au dernier de ses jours, un peu en raison des circonstances et beaucoup par sa faute, il l'eut reconnu lui-même.

Au sortir de ses études, pour faire vivre sa mère, il avait accepté des travaux de traductions latines rétribués dix centimes la page. Et, par la suite, sa spontanéité à assumer des charges lui posa des problèmes d'angoissante solution.

Tout jeune, il avait cautionné un de ses parents : il s'agissait d'une grosse somme. Et longtemps, il eut à subir les conséquences de ce geste, le premier d'une suite que nous ne connaissons pas complète.

Le feu plongea dans la misère un de ses beaux-frères cultivateur: l'abbé tint à l'aider et l'aida largement à remonter le courant.

Son neveu il eut à l'élever.

Un vieux prêtre de ses amis est sur le point de mourir et se désole parce qu'il laisse *cinq cents* messes dont il a perçu le montant et qui restent à dire. L'abbé Bozon rassure le moribond :

—Soyez tranquille: j'acquitterai cette dette.

Le prêtre décéda. Et l'abbé dit les cinq cents messes.

De tels engagements, il se souvenait. Mais il ne se rappelait jamais quand il touchait quelque argent, ce qu'il en avait pu faire, dans quel tiroir la somme avait été placée ou même s'il l'avait bien placée dans un tiroir.

Il ne se vantait pas de cette... , absence de méthode, mais il ne la cachait point, et ne pouvait la cacher. Il s'en taquinait lui-même.

—Je vais voir si j'ai quelque argent, dit-il un jour à un visiteur. Regardez mon coffre-fort.

Il souleva le tapis de sa table et découvrit avec surprise et plaisir un petit billet et quelques pièces.

*

* *

Depuis plusieurs jours, l'abbé vivait sur l'espoir de l'arrivée d'un chèque de 4.000 frs. Le chèque fut parfaitement exact. Le lendemain, le curé alla l'encaisser. Le surlendemain, M. et Mme L..., parisiens en villégiature, voyaient arriver l'abbé, tout déconfit :

— Ecoutez donc: je ne sais ce que j'ai fait de mes quatre mille francs. Ne les aurais-je pas par distraction posés chez vous

M. et Mme L... sont bien plus émus que l'abbé.

On s'empresse, on regarde, on cherche, on bouleverse tout.

Rien.

— Permettez-moi, dit M. L... d'aller un peu avec vous chez vous, jeter un

coup d'œil.

On se rend chez l'abbé. Le tapis de la table ne recouvre ni les 4.000 francs, ni fraction de cette somme. Enfin, sur la cheminée, dans un vase, on découvre les quatre billets, encore pliés les uns dans les autres.

— Mais enfin, le gronde-t-on amicalement, voulez-vous un portefeuille, un coffre? Nous vous offrirons ce que vous choisirez. Mais l'utiliserez-vous?

— Non, vraiment, vous êtes bien gentils, trop gentils, mais ne me demandez pas l'impossible.

*
* *

Et pourtant la volonté douce et opiniâtre de quelques religieuses fit des miracles et apporta un peu d'ordre à cette bohème invétérée.

Voici dans quelles circonstances:

Quelques religieuses de l'ordre de l'Education Chrétienne étaient venues prendre un peu de repos à Porquerolles. Elles songèrent qu'il y avait quelque assistance à prêter à la population. L'une d'elles notamment, mère Legrain, s'emploie diligemment, aide l'abbé, se rend utile. Son départ navre tous ceux qui l'ont vue à l'œuvre. On lui demande de rester. La Supérieure à qui fut soumis ce vœu ne pensa pas qu'il fut nécessaire d'y souscrire: une si petite île, si peu peuplée, déjà pourvue d'une cure. Mais elle nota, cette Supérieure, que Porquerolles constituait un séjour calme et reconstituant. Epuisée elle-même peu après, c'est vers l'île qu'elle se dirige. Et, alors, elle comprend le bien-fondé de la requête d'abord repoussée, se rallie à la conception d'une petite communauté locale et trouve un efficace et chaleureux concours en l'abbé Bozon, qui, depuis toujours, souhaitait la présence de sœurs afin de garder les enfants des ouvriers — père et mère — tout le jour, au travail dans les champs.

Mme Fournier¹⁸ fut bien vite persuadée, elle aussi, de l'excellence du projet. Après de Mère Legrain, plaidant la cause de l'enfance de Porquerolles, la femme du propriétaire de l'île ajouta des arguments matériels au reste indispensables: elle mit à la disposition des religieuses une maison et assura une subvention annuelle.

C'est ainsi que les sœurs de l'Education Chrétienne, répondant à ces appels unanimes, purent s'installer à Porquerolles.

Mère Legrain ne fut pas longue à discerner les embarras financiers parmi lesquels, sans lui en parler ou le laisser paraître, se débattait l'abbé Bozon. Elle résolut d'y apporter quelque remède; il lui fallut bien de l'adresse.

— Je vous ferai un cadeau pour votre fête, dit Mère Legrain certain jour à

¹⁸ M. Fournier est propriétaire de la presque totalité de l'île.

l'abbé. Mais il faut me promettre d'accepter...

— Un cadeau ?

— Oui. Et non seulement d'accepter, mais encore d'utiliser ce que je vous offrirai.

C'était une... tire-lire!

On convint qu'y serait glissé le montant de la moitié des quêtes.

Joseph est fêté le 19 mars. Ainsi, grâce à la souriante et malicieuse diplomatie de Mère Legrain, l'abbé put, à dater du 19 mars 1924, acquitter beaucoup de ses dettes et même disposer de quelques fonds, l'occasion s'en présentant.

A vrai dire l'abbé Bozon quand il acquiesça, bon gré mal gré, à cet accommodement aux nécessités quotidiennes de l'existence, était déjà fort las. Peut-être dix ans plus tôt l'élégant stratagème de Mère Legrain eut-il rencontré une plus âpre résistance.

SAUVEUR DES CORPS

Que l'abbé Bozon ait acquis des notions de physiologie, d'hygiène et de physiothérapie au séminaire des Missions Africaines, c'est probable. Mais il est certain aussi que le goût personnel, les lectures, l'expérience complétèrent largement ce qu'avaient commencé les simples études. L'abbé Bozon aimait soigner et savait soigner; hommes et bêtes, il discernait le mal et connaissait le remède, le plus souvent végétal. Que d'indispositions grâce à lui dissipées ! Que de graves attaques arrêtées grâce à lui, atténuées ou dirigées dans la bonne voie en attendant le médecin, qui devait être appelé, d'Hyères ou de Toulon. Car l'île n'a eu de médecin à demeure que peu avant la mort de l'abbé.

A M. Fayolle, commerçant et adjoint faisant fonctions de maire à Porquerolles, le professeur Cunéo eut un jour un propos édifiant.

Le professeur Cunéo, dont le nom est lié depuis des siècles à l'histoire de Porquerolles, y possède une des plus belles villas¹⁹ et c'est l'un des maîtres de la chirurgie moderne. Il dirige un important service de l'hôpital de Lariboisière, à Paris; il est professeur à la Faculté.

Eh bien, la conversation avec M. Fayolle abordant les clartés médicales de l'abbé Bozon, le professeur Cunéo déclara

— L'abbé Bozon ? Il eut fait encore un meilleur médecin qu'il n'a fait un bon curé.

Pendant tout près de trente ans Porquerolles ne pouvait avoir de secours immédiat qu'auprès de l'abbé Bozon. On ne se faisait pas faute de l'appeler dès que quelqu'un se sentait souffrant. Il s'empressait, soulageait le malade, lui

¹⁹ « La Jacqueline » à la sortie du village, sur la route du Langoustier.

apportait des vivres quand c'était nécessaire ; et que de fois il emprunta lui-même pour ne pas laisser son patient sans quelque argent !

S'il s'agissait de quelque cas sérieux, il télégraphiait à Hyères.

— Je n'aurais pas mieux fait, ratifiait toujours le docteur diplômé.

Attestation véridique, mais incomplète, car l'abbé Bozon se muait en orthopédiste, en infirmier, n'hésitant jamais à transformer sa propre chambre en hôpital.

On signale un jour qu'une femme est entrée dans une crise d'épilepsie. Il bondit auprès d'elle, la ramène chez lui, la soigne et ne la libère que lorsqu'elle est calmée.

L'année 1919 fut cruelle à l'île. Une épidémie de grippe y sévit: quatre-vingts personnes sont touchées. L'abbé Bozon se prodigue. Exténué, lui-même, il est contraint de prendre le lit et doit y rester plus d'une semaine.

L'HOMME

ET LE RELIGIEUX

Il se connaissait bien. Son ignorance de la valeur de l'argent l'avait dirigé primitivement vers sa véritable vocation: la « mission » en des lieux où l'or n'est pas (ou n'était pas) encore la munition principale, essentielle des batailles de la vie. On a vu que s'il savait se faire aimer, il n'avait pas l'idée la plus sommaire de ce qu'il convient de faire pour assurer sa propre subsistance. Il se négligea toujours.

Comment expliquer alors que la calomnie osât le choisir même une seule fois pour victime ?

Par l'envie et la méchanceté. Il en souriait gentiment ; mais secrètement, il en souffrait, discernant fort bien ses adversaires dissimulés et se vengeant de ceux-là en leur rendant service lorsqu'ils venaient solliciter son conseil, son appui ou son secours.

Il reçut souvent des lettres anonymes, injurieuses et feignait de les dédaigner. Cette indifférence lassait les uns, excitait les autres. Le *Palmier*²⁰ publia des articles le visant, inexacts et violents. Tout le monde en désignait l'auteur qui ne signait du reste pas et qui eut dû être (D..., dit D... la Pipe) le premier à louer la grande bonté de celui qu'il cherchait à salir. L'abbé Bozon n'avait-il pas abrité D...? N'avait-il pas contribué à lui faire obtenir un poste rétribué?

A la longue, pourtant, l'abbé réagit. Puisqu'il était cité, il avait droit de réponse. Il écrivit une lettre qui sentait son soldat: il donnait rendez-vous à

²⁰ Périodique paraissant à Hyères, dont dépend Porquerolles

l'insulteur:

— Tel jour, telle heure, sur la place de l'Eglise. J'y serai. On s'expliquera.

Faut-il ajouter que personne ne vint, sinon l'abbé Bozon et nombre d'insulaires qui se proposaient d'assister à l'« explication » et qui purent témoigner de la carence de l'insulteur.

C'est par l'action, en effet, que l'abbé voulait gagner l'affection, la confiance et l'estime de ses paroissiens.

Son catéchisme était très vivant et comme il lui répugnait de faire régner une discipline difficile à obtenir, il lui arrivait pour cet enseignement de s'installer avec les enfants sur les marches de l'église dans le calme ensoleillé de la place d'Armes.

Les sermons étaient très simples, très directs. A ces pécheurs, il trouvait le moyen, commentant l'Evangile du jour, de parler soleil, île, mer, pêche, gaîté, bonté, charité, vertus dont il était l'exemple le plus vivant et le plus contagieux.

Eloquent ? Non pas. Mais il touchait son auditoire par la familiarité de ses phrases, leur naturel et leur sincérité.

On lui fit remarquer un jour:

— Vos offices ne sont pas longs.

Il ne faut pas qu'ils soient longs, répondit-il. J'en ai trop souffert moi même pour ne pas m'en souvenir. Lorsque j'étais enfant, je trouvais cela interminable. J'étais près du chantre et le tirant par la manche, je lui demandais: « il y en a encore long, comment ? Comme cela ? »

Et de ses mains écartées, il imitait le gamin, estimant par des centimètres la durée pour solde de la cérémonie !

Il voulait lire son bréviaire chaque jour, ainsi que la règle le lui imposait. Il avait bien du mal à y parvenir. Il commençait, le soir, — et puis s'interrompait, reprenait, s'interrompait à nouveau — ou bien était interrompu.

Votre bréviaire, monsieur le curé, votre bréviaire.

Il reprenait, sans ardeur, mais allait jusqu'au bout, parce que la notion du devoir l'emportait, devait bien l'emporter...

Sa candeur chrétienne désarmait toute critique: ni baptême, ni mariage, ni messe, rien ne se faisait payer. Ou le considérait comme un ami, un papa, un bon papa... « Mon Père », lui disait-on à Port-Cros.

— Monsieur le curé, lui demande un jour une mère, vous voudrez bien dire la messe à 9 h. au lieu de 8, la petite n'arrive pas à se lever de bonne heure !

En 1921, vers la fin de février, vint s'installer dans l'île l'abbé J... qui avait de violents démêlés avec les autorités ecclésiastiques et ne possédait plus le pouvoir de célébrer publiquement la messe.

L'abbé J... était accompagné de sa mère, âgée, pieuse et pratiquante. Eh bien ! cette vieille dame venait assister à la messe de l'abbé Bozon

Un Porquerollais était mort sur le continent. Marié, il avait, divorcé à

Marseille. On ramène le corps dans l'île; et du « Cormoran »²¹ ce corps est porté directement à l'église. Nul n'avait songé à l'acte civil qui disqualifiait le défunt devant la religion.

L'abbé Bozon eut-il quelque perplexité ? En tous cas il officia, sans sourciller. Ensuite, il s'excusa, expliquant:

—Que vouliez-vous que je fasse ? Il fallait bien célébrer l'enterrement... Je ne pouvais pas renvoyer ce malheureux qu'ou avait amené là...

En dehors de l'église, il ne connaissait que l'île et ceux qui s'y trouvaient ne parlant religion à personne ; à tout le monde, au contraire, parlant « Porquerolles », contant des anecdotes, formulant des principes, toujours avec gaieté, malice, franc vocabulaire:

—La vie est un vaste désert et la femme un chameau qui nous aide à le traverser.

Mais il n'était en rien sceptique ou blasé. Agacé un jour de quelque mesquinerie, Il ne craint pas de dire :

—Madame, s'il y a une révolution, je prendrai le drapeau rouge et je jouerai ma partie Il la jouait d'ailleurs, toujours, et le plus loyalement du monde.

Lors d'élections où jouait le scrutin de liste, certain candidat se présentait sur une liste d'une nuance politique à laquelle il lui était difficile de donner sa voix.

—Je m'arrangerai bien, lui dit-il, pour vous montrer ma sympathie.

Au dépouillement des bulletins, sur une des listes d'une nuance opposée, un nom avait été biffé et remplacé par celui du candidat ami.

SON HABILETE

SON INGENIOSITE

Son adresse manuelle qu'un extérieur plutôt frêle et rustre ne laissait pas deviner, était surprenante et se doublait d'une imagination particulièrement fertile pour les choses mécaniques. Il combinait des rouages et obtenait des résultats dont s'épanouissait son bon visage. Un de ses chefs-d'œuvre, c'est le mouvement automatique grâce auquel l'Angélus est, à l'église de Porquerolles, sonné par engrenages aux heures voulues: 6, 12 et 18

Il arrivait qu'un étranger plaingît l'abbé d'être contraint de se lever à 6 heures le matin pour tirer les cloches. Il ne détrompait pas toujours cette bonne

²¹ *Le Cormoran*, est un bateau qui, le plus généralement, assure bi ou tri quotidiennement la liaison de l'île avec le continent, à la Tour Fondue, presqu'île de Giens.

âme, mais ressentait un plaisir intense, infini, à penser qu'il avait paré à cette nécessité...

Il était tour à tour non seulement médecin et pharmacien, mais encore menuisier, maçon, ajusteur, serrurier, peintre, plombier, selon le besoin. Surtout, il excellait dans l'horlogerie et dans l'optique. Toutes les montres, tous les verres du village lui passaient par les mains et revenaient, réparés, à leur propriétaire. Un ressort à remplacer, une aiguille à remettre, un verre à poser, un bras de lunettes à redresser: on allait trouver le curé.

L'évêque de Fréjus, en qui l'abbé Bozon trouva d'ailleurs un soutien et un défenseur, le gronda paternellement un jour de se livrer à tous ces travaux extra-culturels.

Vous faites du commerce !

— Monseigneur, permettez. Je ne fais pas de commerce. Je fais de l'industrie.

Que voulez-vous répondre à cela ?

Commerce, industrie — c'était aussi parfois de l'art et de la science.

Madame Etevé avait une paralysie du bras. Il lui avait fallu se rendre à Hyères pour prendre un bain de chaleur local et elle était revenue très fatiguée, ayant la perspective de devoir recommencer. Dépense très lourde, aussi, l'abbé Bozon, avec une vieille caisse, construit une sorte de boîte, y introduit une lampe, ménage la place du bras et porte son appareil à Mme Etevé qui en tira très grand bien, — et à bon compte, on s'en doute.

QUELQUES

HISTORIETTES

Un étranger à l'île examine un à un les magnifiques eucalyptus de la place d'Armes²². Il voit que tous ne sont pas semblables et interroge l'abbé, alors assis sur un banc devant l'église.

— En effet, monsieur, il y a là plusieurs sortes. Celui-là, par exemple, est *l'eucalyptus globulus*.

— Et celui-ci ?

— *L'eucalyptus preissiana*.

— Et cet autre ?

L'abbé ne sait plus; froidement:

— Ce doit être *l'eucalyptus alias*.

Au Paradis, racontait l'abbé Bozon, Dieu rencontre les fondateurs des ordres monastiques et les interroge :

A Saint Dominique:

²² Avant l'hiver 1929, qui les éprouva fort, ces arbres avaient une hauteur, une ampleur, une ramure magnifiques.

- Es-tu heureux au Ciel ? Désires-tu quelque chose ?
— Oh! non, Seigneur, votre Divine Présence me donne complète béatitude.
— Et pour les enfants que tu as bénis sur la terre, que demandes-tu ?

Eh bien, Seigneur, faites-leur don d'un peu d'humilité !

Avec Saint François d'Assise, même dialogue, mais le saint demande pour ses franciscains:

- Un peu de propreté !
A Saint Ignace de Loyola :
— Es-tu heureux au Ciel ?
— Oui.
— Désires-tu quelque chose ?
— Non.
— Et pour les enfants, laissés sur la terre ?
— Laissez-les tranquilles. Ils se débrouilleront bien tout seuls: ils sont plus malins que vous !

*
* *

Il avait recueilli des mots qui l'enchantèrent et qu'il répétait avec bonheur.
Par exemple ces paroles d'un candidat député aux environs de Nevers:

« Si je suis élu, je demanderai la reconstruction de l'Observatoire Météorologique de Paris sur les nouvelles bases de la science moderne, afin de combattre l'influence de la lune rousse, si néfaste à vos récoltes. »

Ce programme admirable enthousiasma les citoyens. Le candidat fut élu : l'abbé l'assurait.

Un curé de Lyon lui avait communiqué ces conseils, donnés à quelque Comice agricole.

« Laissons la pomme de terre dans son sillon profond et le haricot dans sa gousse élégante, poursuivre côte à côte leur destinée farineuse. »

*
* *

On le taquinait un jour sur l'indifférence des pêcheurs pour les pratiques journalières du culte:

- Oui, mes paroissiens vivent assez mal. Mais ils meurent assez bien.
Le chapitre des enfants.

Le curé, un soir, sur la place d'Armes, entend un tout petit enfant qui chantonne, les yeux levés au ciel.

L'abbé s'approche doucement et distingue alors les paroles:

— Pauvres petites étoiles, péchêres...

Conversations entre garçonnets indigènes:

— Moi, on m'a trouvé sous un chou.

— Moi, sous un tonneau.

— Moi, dit un des fils de François Gautier, c'est ma mère qui m'a fait.

— Nous, répond le fils d'un des principaux commerçants de l'île, nous avons de l'argent. Alors, quand on veut un petit frère ou une petite sœur on écrit au magasin à Paris, et on le reçoit tout de suite.

Alors, le fils Gautier, avec le geste provençal de la main qui se lève:

— Quand on a de l'argent, cocagne ! Mais quand on n'en a pas, on est bien obligé de les faire soi-même !

*

* *

Au cours de la messe, le benjamin des enfants de chœur, le petit Monmon (Edmond) s'adresse tout bas à l'abbé : :

— M'sieu l'Curé! Vous voulez boire ?

Les enfants de chœur s'habillent avant un baptême. Le curé leur donne à chacun un accessoire à porter:

— Toi, tu auras le plateau ; toi, les huiles ; toi, le coton; toi, le sel.

— Et moi le poivre, M'sieu le curé !

*

* *

Deux petites filles jouent à la dame, devant le café de la place :

— Bonjour, madameu, vous allez bieng ?

— Oui, madame, je vais bieng.

— Et votre mari, il va bieng ?

— Oui, madame, il va bieng.

— Et vos enfants ?

— Je n'en ai pas.

— Et quand en aurez-vous ?

— Je ne sais pas. Peut-être demaing...

Ses distractions étaient parfois notables. Un dimanche — le 11 septembre 1921, pour être précis — le curé était en train de célébrer la messe (et à mi-cérémonie environ...) lorsqu'il s'aperçut qu'il avait oublié de revêtir sa chasuble.

Un autre jour le goupillon était introuvable. Il fallait sur-le-champ parer à cette absence. Que prendre ? Il fit *l'asperges me* avec un plumeau, en guise de goupillon.

L'intention est réputée pour le fait. Nul ne sourit. Nul ne blâma le curé. Sa conviction était profonde et pure. Qu'importe ce qu'il tenait à la main !

*

* *

L'abbé Bozon se promène avec quelques hivernants et passe devant le lavoir, sur la route du phare.

Une grosse femme y tape du linge.

— Vous voyez cette laveuse, dit l'abbé. Quelle brave femme.

Ils'arrête un instant, et puis explique :

— Figurez-vous qu'elle tenait une. , maison, lorsque l'île avait garnison.

Il s'arrête encore et déclare :

— Je puis mourir. Elle me remplacera. Elle l'a déjà fait.

On entoure le curé:

—Quoi ? Comment ?

L'abbé, alors, raconte: un de ses paroissiens était mourant, la femme en question soignait ce malheureux. L'abbé le visite, l'exhorte et recommande à la garde de venir le chercher si le malade se trouvait en péril durant la nuit.

La nuit se passe. Le lendemain, de bon matin l'abbé rend visite au malade: il était défunt. La dame de dire: « Je n'ai pas voulu vous réveiller, monsieur le curé. Mais n'ayez crainte: j'y ai fait tout comme vous, j'y ai donné la bénédiction. Le pôvre il a eu tout ce qu'il lui fallait »

VERS LE REPOS

Le curé avait été prodigue de ses forces durant de longues années. Au début de 1923, une attaque de paralysie eût dû, Sinon l'alarmer, du moins lui inspirer des ménagements envers lui-même. La seule concession qu'il fit à l'âge et aux fatigues fut la pratique hebdomadaire de la cure Guelpa. L'abbé jeûnait tous les lundis, se contentant ce jour-là de quelque boisson. Le bien qu'il tira de cette restriction alimentaire ne devait pas suffire. Il se savait malade et usé. Le jour de l'an 1926, il laissa percer sa clairvoyance et déclara que c'était « son dernier

premier Janvier. » Il allait toujours, cependant. Sa conscience était son seul moteur et ne connaissait pas de frein... La seconde quinzaine d'avril fut pénible; il subit une atteinte très rude à la fin de ce mois. Plein de tristesse, il avoue :

—Je ne peux plus dire la messe.

Il avait procédé pourtant à l'ouverture du mois de Marie. Le dimanche 2 mai, il eut de grandes difficultés à célébrer toute la messe ; l'après-midi ne fut pas bonne, la soirée fut mauvaise. Le lundi, 3, il garda le lit. Trop souvent il avait vu et soigné des malades pour ne pas discerner chez lui les symptômes de la crise d'urémie qui le terrassait. Il perdait peu à peu l'usage de la parole. Le mardi 4 mai, il écrivait une dernière lettre, relative à un terrain « le terrain Miche ».

Le docteur Lert, nouvellement installé dans l'île, vint le voir, puis le docteur Jaubert (d'Hyères). De Genève, à l'improviste, arriva le docteur Guy Masson, frère de Mlle Masson, une des plus assidues des quelques fidèles amis de l'île.

L'abbé fit comprendre au docteur Guy Masson qu'en cas de décès il y aurait telle chose à faire.

Le docteur Masson l'interrompt:

—Dans vingt ans, nous verrons cela...

...Mais il savait mentir en déguisant ainsi pieusement des craintes trop justifiées.

Le samedi 8 mai, au matin, quatre hommes portèrent jusqu'au « Cormoran » l'abbé Bozon, couché sur une civière; le docteur Lert l'accompagnait. Il ne pouvait plus répondre que par signes des yeux à ce qu'on lui disait et qu'il comprenait.

Il comprenait ! Quelles durent être les pensées du malade pendant les vingt minutes de cette traversée mille fois faite si gaiement !

Il voyait ! Et s'éloignaient tour à tour~ le port. les villas, la pointe Prime, le Parapluie, le Langoustier, son île, sa chère île.

Tout de suite on conduit le pauvre abbé chez les franciscains, avenue des lies d'or, près de l'hôtel des Hespérides : une jolie chambre l'attend et l'assistance la plus intelligente et dévouée. Un mieux-être, d'abord, en résulte, et l'espoir en renaît un instant. Les religieuses de Porquerolles viennent le voir, le soigner. Il n'accepte que difficilement les médicaments.

—Allons, prenez cela: pour Porquerolles !

Au nom prestigieux, le curé, une dernière fois répondait, il se crispait et avalait la drogue.

Hélas! Inutilement. A dater du jeudi 17 juin, il cesse d'entendre; c'est le coma, qui dure quatre jours. Il ne reconnaît plus personne et rend le soupir ultime dans la matinée du lundi 21 juin.

Le mardi 22, le corps est ramené à Porquerolles. Trois religieuses et Mlle Catelin gardent son corps toute la nuit. Et les obsèques seront célébrées le 23 juin.

LE DEUIL DANS L'ILE

Toutes les maisons sont fermées, toutes les fenêtres closes. Les quelques rues, la place, le port, tout est désert. Pas un enfant, pas un pêcheur dehors, tous, toutes sont dans l'église. Il n'y a pas de tentures noires dans l'île; alors, les religieuses ont prêté quelques draperies. Et s'il n'y avait pas eu de draperie, le silence de cette agglomération abandonnée, l'unanimité de cette ville emplissant l'église, n'était-ce point l'hommage le plus émouvant et le plus beau, le plus conforme à la doctrine du Maître ?

Porquerolles comptait en 1929 quatre-vingt-quinze électeurs inscrits. Il y avait plus de deux cents personnes pour conduire à son point de dernier repos le corps de celui qui avait été l'ami de tous, et de tous aimé, des croyants et des sceptiques, des pratiquants et des neutres.

L'île entière portait, visiblement, le deuil le plus poignant.

Pour dire la messe, l'abbé Brérond, d'Hyères, n'a pas craint, à 80 ans, d'aller à jeun jusqu'à la Tour Fondue, puis d'effectuer la traversée. Quatorze prêtres l'entourent²³.

M. Vernet, alors régisseur de la Ferme, M. Fayolle, adjoint spécial faisant fonction de maire, tiennent les cordons du poêle.

Sur la tombe provisoire, les prières achevées, des paroles d'adieu sont prononcées par MM. Fayolle, l'adjoint; Gautier, représentant l'une des plus vieilles familles de l'île ; Chapeau, le facteur, un des dirigeants de la Coopérative, créée par l'abbé Bozon ; Barbier, au nom de M. Fournier, propriétaire du Domaine, Botta, au nom de la colonie italienne.

Et puis un des assistants s'avance, M. Balestracci :

Je veux aussi parler, dit-il en italien, et parler pour moi-même. La perte que je fais est irréparable.

...A la vérité, chacun, en ce cri, reconnut l'expression de sa propre pensée. Chacun avait fait une perte irréparable...

*

* *

Le tombeau définitif de l'abbé Bozon fut scellé dans le petit cimetière de Porquerolles, route du Phare, le 13 mars 1928. Il se compose d'une dalle de marbre blanc que surmonte une croix verticale, placée contre le mur de fond du cimetière. Entre la dalle et la croix, trois parallélépipèdes de marbre blanc eux

²³ Une cérémonie de huitaine réunit encore huit prêtres.

aussi et de largeur décroissante étagent les mentions qui ont été gravées au burin:

A la mémoire
de
l'Abbé Joseph BOZON
qui pendant 30 ans s'est prodigué
sans mesure pour le bien
de tous ses paroissiens
Porquerolles reconnaissant
18 mai 1866-21 juin 1926

Le temps, ce 13 de mars 1928 était incertain et tenait à la fois de l'hiver expirant et du prochain printemps, avec de brefs sourires d'un soleil tout jeune.

A 9 h. 30, du « Cormoran » débarquaient l'abbé Cretet, de Ginasservis (Var), neveu de l'abbé Bozon, un de ses confrères, curé du chef-lieu de canton et un curé voisin du même canton.

M. l'abbé Macker, curé de Porquerolles, reçut ces messieurs et les conduisit chez les religieuses, puis chez Mlles Cathelin et Bonnaure, qui avaient été amies de l'abbé Bozon.

Sans indication, sans ordre et plutôt par une sorte d'intuition de respect et de gratitude, une quinzaine d'habitants de l'île dont cinq ou six étrangers en villégiature à Porquerolles, se groupèrent, attendirent les ecclésiastiques et suivirent silencieusement ces derniers qui se dirigeaient vers le cimetière.

A voix mi-basse, la prière mortuaire fut dite. Quinze fois le goupillon changea de main. Cependant, sur la gauche, dans le champ voisin, le gamin chargé d'écarter les faisans tapait de temps à autre sur la vieille boîte en fer blanc: son tambour, mat et puéril; à droite la sourde explosion régulière d'un tir marin ébranlait lourdement l'air si léger et si vif. Une fillette de la ferme proche, dans son ignorance de la funèbre cérémonie et son habitude des canons et du chasse-gibier, chantait, plein de Provence dans la voix. Un rayon de soleil glissait, disparaissait, revenait... Toute l'île continuait à vivre, calme, heureuse, limpide.

L'abbé Bozon dans son sommeil ultime était sans doute heureux de ce bonheur...

DES MERCIS

Aux obligeantes personnes qui ont bien voulu le guider ou enrichir sa documentation, l'auteur adresse de bien chaleureux mercis. Et notamment à:

Mères THIBAUT et BOURDON,
Feue Mère LEGRAIN,
Mme MIÉGE, journaliste, à Macon;
Feue Mlle DONNEAUD, ex-institutrice
Mlle MASSON, de Genève;
Mlle CATELIN, de Porquerolles;
Mme L
M. l'abbé DELALOYE,
M. Pierre DURIEUX,
M. FAJOLLE,
M. FLORENTIN,
MM. GAUTIER *frères*,
M L.
M. L. SELLIER, artiste peintre.
M. SENÈS.

TABLE DES GRAVURES

M. L'Abbé Bozon.
Dessin de M. Sellier
A Port-Cros
A Porquerolles
 La Place d'Armes
 L'école
 Le Galéasson
 Vue Générale
 Les Mèdes

TABLE DES MATIÈRES²⁴

Présentation	6
Premières années.	9
Port-Cros, Porquerolles	16
<i>Primum vivere</i>	20
Propriétaire	24
Bonté, Charité, Tolérance	29
Simplicité	33
OEuvres sociales	35
Les bonnes de l'Abbé	38
Budget	40
Sauveur des corps.	47
L'homme et le religieux	50
Son habileté, son ingéniosité	57
Quelques historiettes	60
Vers le repos	68
Le deuil dans l'île	72
Des mercis	77
Table des Gravures.	78

Imp. H. RICHARD, A. LASNIER, Succ^r, 3, Rue Milton

²⁴ N. de PL. La numérotation des pages correspond à celle de l'édition originale